

> Le Temps des séries

La chronique de Nicolas Dufour

«L'île aux trente cercueils», du trauma à la variation

(France Télévisions)

Il y a des traumatisés et traumatisées. Pour les gens qui regardaient la TV, enfants, dans les années 1980, la série *L'île aux trente cercueils*, montrée d'abord fin 1979, a laissé des marques. Etrangement considérée comme grand public dans sa diffusion télévisuelle, elle a stupéfait avec son début mystérieux, la tuerie en mer des habitants qui fuient l'île, les trois femmes crucifiées sur les arbres...

Pour celles et ceux qui poussent le vice ou la curiosité jusqu'à lire le roman d'origine, un Arsène Lupin, le choc n'est pas moindre. Avant l'amusante deuxième partie, où le gentleman cambrioleur résout l'énigme en sauvant l'héroïne et son fils, Maurice Leblanc cloue son lectorat avec un démarrage trépidant et parfois glaçant. Même aujourd'hui, les premières intrigues de *L'île aux trente cercueils* estomaquent les curieux par une violence nette, rapide, précise, trempée dans cette atmosphère de malédiction.

A présent, voici la variation 2022. Ses auteurs disent ne pas avoir vu la version de 1979, cela leur confère une forme de liberté. Leur variation déconcerte d'abord, parce qu'elle n'a, en réalité, que peu de liens avec l'original, roman ou premier feuilleton. Les auteurs Elsa Marpeau et Florent Meyer ainsi que le réalisateur romand Frédéric Mermoud se concentrent sur la protagoniste principale, son passé et le doute portant sur son fils supposé – là, on est encore chez Leblanc –, sur son couple aussi...

L'île s'appelle toujours Sarek. Mais le macabre dans lequel l'écrivain de la Belle Époque semblait plonger avec délice laisse place au thriller psychologique. La fureur atroce du drame initial devient comme interiorisée, ou parfois, projetée sur les puissances de la nature.

C'est un destin comme un autre dans la culture pop. Puisqu'elle a tant imprégné les spectateurs de son temps, la terrifiante fable fondatrice devient une matière première, propre à être reprise, tressée autrement, lue différemment. Peut-être, aussi, pour mieux dompter cet effroi resté si marquant. ■

> La phrase**«Guerre et Paix», le chef-d'œuvre de Tolstoï, est rebaptisé «Opération spéciale et paix»**

Une blague russe qui raille la censure en temps de... guerre

**> Jukebox**

Philippe Simon

Dirty Sound Magnet, riffs à vif

Et si l'on réhabilitait, en la débarrassant de sa valeur péjorative et gnanngnan, la notion de «musique entraînante»? Eh bien oui, et l'on pourra dire alors que les Fribourgeois de Dirty Sound Magnet en seraient d'excellents ambassadeurs. Leur nouveau disque est intitulé *III*, et c'est bien sa seule marque de sobriété, car tout ici pousse à la jouissance: on est dans le domaine large du rock psychédélique, mais dans une variante particulièrement musculeuse, souple et nerveuse comme un puma qui vous poursuit à toute vitesse. En deçà de la métaphore, on a avec Dirty Sound Magnet une musique propulsive, des riffs et des techniques de *fingerpicking* qui sautent par-dessus les syncopes en mouvements ascendants, articulés comme une mécanique de précision – c'est le cas de *Toxic Monkeys*, qui rappelle imperceptiblement les mouvements ondulatoires de *Butthole Surfers*, période *Independent Worm Saloon*. Mais c'est aussi une musique qui s'épanche avec brio dans les écarts lysergiques: si les choraux au lointain, les effilochements harmoniques et la qualité particulière de la distorsion ici utilisée en sont bien entendu responsables, on ne peut s'empêcher de donner également crédit à la voix de Stavros Dzodzozos, qui va par moments chercher dans les phases les plus perchées d'Ozzy Osbourne. Ce qui est une parfaite invitation au voyage intérieur par l'ouverture du troisième œil. ■

Dirty Sound Magnet, «III» (Hummus Records)

> Sortir**Genève****Musique**

Le Cercle Bach s'allie à la Maîtrise du Conservatoire populaire de musique et à l'ensemble Cantus Laetus pour un programme dédié au printemps. Le 20 mars, la date annonce les beaux jours. Elle affichera la *Première Nuit de Walpurgis* de Mendelssohn, accompagnée des *Folk Songs of the Four Seasons* de Vaughan Williams et de *Finks Foraar* de Nielsen. Un bouquet original composé par Natacha Casagrande. **S. Bo. Le Cercle Bach. Victoria Hall, di 20 à 17h.**

Leur langue commune? Le français. Pour le violoniste Renaud Capuçon, rien de plus normal. La langue de Molière est venue à l'Argentin Nelson Goerner par Genève, dont il est devenu citoyen. Les deux musiciens donneront un programme aux couleurs bleu-blanc-rouge au Conservatoire. Les *Sonates* de Fauré et Franck entoureront la 3e de Debussy. Des couleurs et lumières vibrantes en perspective. **S. Bo. Renaud Capuçon et Nelson Goerner. Conservatoire, ve 25 à 20h.**

Trois petites lettres qu'on ne présente plus. Association, école et club de jazz, l'AMR encourage depuis 1973 la musique improvisée et le live au bout du lac. De retour pour la 41e année, son festival de jazz revoit ses tarifs à la baisse mais pas son programme: cinq soirées de doubles concerts d'artistes locaux comme internationaux. Rendez-vous dans la cave de l'AMR, décorée par la scénographe Mélanie Vincensini, où plusieurs labels seront également conviés pour y faire tourner des disques et autant de pépites. **V. N. AMR Jazz Festival. AMR (Sud des Alpes), du 23 au 27 mars.**

Vaste programme à destination des oreilles aventureuses: la Cave12 et l'Ensemble Contrechamps s'associent pour une longue «Nuit de l'électroacoustique» qui verra se succéder 11 propositions parfaitement radicales, du *Cardiophonie* (pour hautbois et capteur de fréquence cardiaque) de Heinz Holliger aux drones pour violoncelle de Phill Niblock, en passant par la céramique sonore de Salômé Guillemain. Des heures de pure inventivité en perspective. **P. S. Nuit de l'électroacoustique. Pavillon ADC. Sa 19 à 19h.**

Spectacles

Vous ou moi sur un plateau. Ils travaillent dans des bureaux, rendent service à une clientèle, négocient des contrats. Le metteur en scène et dramaturge Pascal Rambert a invité à se raconter six de ces hommes et femmes qui font profession d'être utiles. Face à eux, des comédiens qu'on aime, comme Audrey Bonnet, Marie-Madeleine Pasquier, Yvette Théraulaz, Roberto Molo. Tous composent un parterre d'étoiles. **A. Df «STARS». Comédie de Genève, du 23 mars au 2 avril.**

Un feu d'artifice, façon viscères. Une explosion de propositions qui part des univers *creepy* de Tim Burton pour arriver à un cabaret plumes et paillettes digne de *La Revue*. Avec *Le Conte des contes*, Omar Porras renoue avec la cruauté vivifiante de son grand succès, *La Visite de la vieille dame*, les tripes et les abats en plus. Un vrai remontant à voir au Théâtre de Carouge, près de Genève, après le TKM, à Renens. **M. P. G. «Le Conte des contes». Théâtre de Carouge, du 22 mars au 10 avril.**

Neuchâtel**Musique**

Il a 25 ans, une coupe impeccable à la Justin Bieber et compte parmi les coqueluches du classique outre-Manche. Découvert en 2014 par la BBC, qui l'intronisera plus tard «Jeune musicien de l'année», le pianiste Martin James Bartlett a joué pour les 90 ans de la reine d'Angleterre et signé chez Warner. Un parcours étonnant à l'image du programme qu'il proposera à La Chaux-de-Fonds, entre Rameau, Haydn, Wagner et Rachmaninov. **V. N. Martin James Bartlett. Société de Musique de La Chaux-de-Fonds, di 20 à 17h.**

Valais**Exposition**

Les parfums des sous-bois, la mélancolie, la sensualité aussi: ces thèmes parcourent les textes de l'écrivaine valaisanne Corinna Bille. C'est à cette plume demoiselle et sauvage que rend hommage une exposition interdisciplinaire et féminine. Entre images argentiques et installations, la photographe Renée Chappaz Peiry, l'illustratrice Cécile Giovannini et la scénographe Stéphanie Lathion dialoguent avec les poèmes de l'autrice, mis en voix par la chanteuse Aurélie Emery. **V. N. «Printemps je te bois». Médiathèque Valais-Martigny, du 25 mars au 16 avril.**

Vaud**Musique**

Il y a évidemment une parenté d'esprit entre ces deux groupes romands et leur coprésence scénique est parfaitement naturelle: Meril Wubslin (Christian Garcia-Gaucher, Valérie Niederoest, Jérémie Conne) et Hyperculite (Simone Aubert, Vincent Bertholet) arpentent tous deux des champs déviants du rock: joie de la répétition, polyrythmes, fulgurances surréalistes. Ils partagent surtout un même degré d'inventivité. **P. S. Meril Wubslin, Hyperculite. Théâtre 2.21 (organisation: Le Salopard), Lausanne. Me 23 à 20h15.**

Spectacle

La pâleur d'un mage, une nuit de voyance. Johann Le Guillerm construit des caravelles intergalactiques à la lueur de ses songes. Acrobatisme-aéronaute, il dresse des échelles déraisonnables à hauteur de firmament, cueille au passage une étoile, redessine la carte du ciel. «Terces» est l'anagramme de «secret». On décolle. **A. Df «Terces». Théâtre de Vidy, Lausanne, du 26 mars au 14 avril.**

> Chez soi**Si vous avez... 1h28****«Mourir au nom de la vérité»**

Chaque jour, les images d'une guerre sanglante nous parviennent d'Ukraine. A l'ère d'internet, on n'en doit qu'une minorité aux médias, entre vidéos de drones tournées par les forces armées, photos prises au smartphone par des habitants et autres documents issus de sources non gouvernementales.

Des journalistes sont cependant toujours là sur le terrain pour questionner, débattre et confronter la réalité. «Pour donner la parole à ceux qui n'en ont pas», répètent plusieurs d'entre eux dans *Mourir au nom de la vérité*, documentaire proposé par Netflix dont on ne sort soi-même pas indemne.

Sur différents théâtres de guerre (Afghanistan, Irak, Ouganda...) et par l'intermédiaire de plusieurs reporters (tous hispanophones), Hernan Zin, réalisateur et reporter en zone de conflit, révèle les dessous de ce travail au bord de l'abîme. Mélange de passion, d'adrénaline, de risques insensés et de stress post-traumatique.

La solidarité entre confrères et consœurs mais aussi les drames, comme lorsqu'un des leurs est pris en otage. Ou qu'il tombe, à l'instar de Brent Renaud, journaliste américain décédé ce dimanche à Irpin.

En toile de fond, la position très spéciale du reporter de guerre, témoin dénué de fusil mais pas d'émotions. Telle prise par les événements qu'il ne réalise parfois qu'en rentrant l'impact qu'ils ont eu sur lui-même. Tout en s'affirmant le plus souvent prêt à retourner sur le terrain si un nouveau conflit surgissait. Au nom de la vérité. **B. B. Un film de Hernan Zin (2018). A voir sur Netflix.**

Si vous avez... 7 × 10 minutes**«Culbute, nos sexualités sous influence»**

Il en faut du talent pour lier si habilement finesse du propos, hauteur de vue et références pop culture accessibles à tous. Comment films, séries télé, jeux vidéo et publicités conditionnent-ils notre désir à l'insu de notre plein gré? *Culbute, nos sexualités sous influence*, en ligne sur Arte.tv, explore précisément cette question, en sept épisodes ludiques d'une dizaine de minutes chacun. Du consentement à la fétichisation des corps, en passant par la représentation de ce qu'est «un homme, un vrai» ou du plaisir féminin à l'écran, le réalisateur Léo Favier et l'illustratrice Edith Carron invitent philosophes, sociologues, artistes et performeurs à éclairer avec simplicité les ressorts de nos préférences. Jamais vulgaire, passionnant et instructif pour les adolescents... comme pour leurs parents. **C. H. Une série de Léo Favier et Edith Carron en sept épisodes (2022). A voir sur Arte.tv et sur l'app jusqu'à fin 2024.**

Si vous avez... 1h08**«What Keeps You Alive»**

C'est un bord de lac idyllique dans une forêt canadienne, par temps doux. Jackie amène Jules, son épouse depuis un an, dans cette maison d'enfance pour célébrer leur premier anniversaire. Sauf que Jackie commet un acte d'une brutalité inouïe, et que le séjour tourne au cauchemar... Ce petit thriller psychologique canadien opère de nombreuses, et parfois grosses, torsions scénaristiques pour tenir son projet de chasse à la femme en tandem, ou presque. Mais il en découle une tension assez forte dans les bois et au bord de la falaise rupestre du coin. **N. Du. Un film de Colin Minihan (2018). A voir sur MyCanal durant trois mois.**

Si vous avez... 10h**«Winning Time: la dynastie des Lakers»**

«Le basket, c'est comme le sexe.» C'est sur cette comparaison sulfureuse que s'ouvre la nouvelle production de HBO. On doit cette métaphore à Jerry Buss (John C. Reilly), dénué sur un lit du manoir Playboy, dissertant sur son amour du sport aux côtés d'une jeune blonde ennuyée. Nous sommes en 1979 et cet homme d'affaires débinaire s'apprête à racheter les Lakers, club de L.A. qui a pour habitude de perdre. Son coup de génie: débaucher «Magic» Johnson, joueur longiligne et charismatique... avec qui l'équipe remportera cinq tournois de la NBA. Une page dorée, ou plutôt jaune et violet, de l'histoire du basket américain. Si le sport a tendance à s'exporter en documentaire, le choix du producteur Adam McKay (*Don't Look Up*) est ici celui de la fictionnalisation. On rencontre les personnages clés – joueurs, entraîneur colérique – mais la série prend ses libertés, s'invitant moins sur le terrain que dans les coulisses (financiers et personnels) de cette époque. Surtout, elle s'attache à peindre la folie des grandeurs, le racisme et la misogynie de l'époque, *eighties* convoqués par son image grainée, sa bande-son funk et son montage déjanté. Des choix stylistiques qui déconcentrent, mais donnent à la série son ton malicieux et décalé – de quoi charmer les néophytes du panier. **V. N. Une série de Max Borenstein et Jim Hecht (2022). Dix épisodes diffusés chaque lundi soir sur Canal+ et MyCanal.**